

# Face au feu du soleil <sup>1</sup>

(La parole à l'épreuve du numérique)

Olivier Coron

*« Dans trois mille ans, si la courbe des progrès réalisés reste constante, nous aurons des enfants qui mordront à la stéréovision immédiatement <sup>2</sup>. »*

## **Liminaires**

Tout au long de son enseignement, Lacan ne s'est jamais privé de faire part à ses élèves de ses préoccupations relatives aux avancées des technosciences et à leurs conséquences subjectives : dès les années cinquante sur l'insémination artificielle d'une veuve par exemple<sup>3</sup>, ou bien à propos de la recherche biologique en paternité quinze ans plus tard, affirmant que les découvertes sur l'ADN « ne sont pas sans incidence sur la fonction du Nom-du-Père <sup>4</sup> ». Enfin, il interrogera la subversion du désir induite par les productions technoscientifiques associées à la société de consommation qui nous submerge d'objets, de gadgets qu'il désignera dans les années 70 du nom de « lathouse » : « Ces objets que vous allez rencontrer en sortant, là, sur le pavé à tous les coins de rue, derrière toutes les vitrines, ce foisonnement d'objets faits pour causer votre désir, pour autant que c'est la science maintenant qui le gouverne (...), la science nous met des gadgets sous la dent à la place de ce qui nous manque <sup>5</sup> ». Propos qui sonnent comme une prophétie cinquante ans plus tard et qui soulignent la promesse de suture des lathouses, suture du réel du manque et que la dépendance à ces produits, c'est avant tout la dépendance à cette suture. « Les gadgets informatiques – écrit Christiane Lacôte – ce sont des objets hautement addictifs, c'est-à-dire des objets que l'on ne perd pas, à propos desquels on ne parle pas, qu'on manipule et auxquels on est fixé », pour beaucoup de nos contemporains le téléphone portable en est l'illustration paradigmatique.

Que les avancées scientifiques puissent avoir des conséquences sur l'humus humain ne signifie pas que nous devons tenir des propos contre la science, car nous sommes tous bénéficiaires des progrès et des bienfaits qui découlent de la démarche scientifique, c'est d'ailleurs cela qui lui donne sa légitimité et son attractivité. La difficulté que nous repérons ne résulte donc pas de la science et de son développement, mais du fait à la fois que le discours de la science soit devenu prévalent dans le social et que les productions de la technoscience subvertissent nos jouissances. Soulignons que c'est cette prévalence du discours de la science dans le social qui participe de l'hostilité à l'égard de la psychanalyse comme poétique du sujet, poétique et thérapeutique, au profit d'une appétence à la pseudo-rationalité des diagnostics, aux procédures standardisés et aux expertises.

## **Les temps modernes**

Il n'est pas exagéré d'affirmer que la Covid a accéléré la place de la technoscience dans notre existence, en privilégiant l'usage informatique et en favorisant le « distanciel » : télétravail, télé-enseignement,

---

<sup>1</sup> Ce titre est un emprunt à l'ouvrage d'Asimov qui dépeint une société où les relations entre humains se déroulent toujours par écran interposé.

<sup>2</sup> Isaac Asimov, *Face aux feux du soleil*, J'ai lu, 2022, p. 201.

<sup>3</sup> Jacques Lacan, *La Relation d'objet*, leçon du 19 juin 1957 : « La question est évidemment de savoir comment et par quelle voie, sous quel mode s'inscrira dans le psychisme de l'enfant cette parole de l'ancêtre dont en fin de compte la mère sera le seul représentant et le seul véhicule. Comment fera-t-elle parler l'ancêtre mis en boîte, si je peux m'exprimer ainsi ? »

<sup>4</sup> Jacques Lacan, *D'un Autre à l'autre*, leçon du 29 janvier 1969.

<sup>5</sup> Jacques Lacan, *L'Envers de la psychanalyse*, leçon du 20 mai 1970.

téléconsultations en tout genre ; pratiques qui ont persisté une fois la pandémie passée et qui sont présentées aujourd'hui comme une option intéressante en réponse par exemple aux déserts médicaux ou, pour ce qui nous concerne, aux facilités de suivi de patients très éloignés géographiquement, ou encore soucieux de mobilité réduite. Du côté de l'enseignement et de la transmission, les associations de psychanalystes qui se refusent aux vidéoconférences s'avèrent d'ailleurs aujourd'hui plus rares que celles qui ont modernisé leurs usages ; le fondateur de l'ALI, Charles Melman, pouvant même affirmer que rien ne justifie conceptuellement un tel refus de se mettre à la page<sup>6</sup>.

Si durant les années qui ont précédé la pandémie bon nombre d'analystes pouvaient se montrer réfractaires aux psychanalyses à distance, voire ironiques lorsqu'elles étaient engagées par des collègues, - ceci au nom du fait qu'un tel dispositif contreviendrait au bon déroulement de la cure - force pourtant est de constater que la pandémie a changé la donne et a conduit certains à poursuivre les cures via la téléconsultation, une majorité y revenant néanmoins lorsque le ciel fut plus clément, tandis que d'autres l'ont partiellement maintenue comme option possible, ne jugeant pas la présence du corps du patient (et de l'analyste) indispensable au bon déroulement des séances. Du côté des postfreudiens (et dans le cadre des cures didactiques), relevons que l'IPA reconnaît en partie un tel dispositif mais à la condition que les premières séances soient non virtuelles et que des rendez-vous en chair et en os aient lieu régulièrement, cependant, les séances à distance ne sont pas prises en compte dans la quantité indispensable pour valider la formation<sup>7</sup>.

Dans un texte fondateur sur lequel il n'est jamais revenu pour en réduire sa portée, Lacan soulignait que « *La psychanalyse n'a qu'un médium, la parole du patient* »<sup>8</sup>, tout au long de son retour à Freud, il n'a cessé de souligner que la parole constitue une étoffe indissociable de l'humain, un tissu qui en constitue l'intériorité et qui l'a conduit à forger le néologisme de « *parlêtre* » pour en souligner cette inséparabilité. Une question se pose alors, en quoi l'utilisation des outils de communication contreviendrait à cette parole ? En quoi seraient-ils un frein à l'au-delà de ce qui se dit dans ce qui s'énonce ? En quoi l'énonciation serait incompatible avec le numérique ? En quoi encore un enseignement ou une réunion de travail par écran interposé contreviendraient à la valeur de la parole énoncée ? La question est de taille : la parole est-elle totalement soluble dans la tuyauterie numérique ou bien quelque chose de ce qui fait sa valeur se perd à en passer par cette interface ? Et ce « quelque chose » quelle en est sa nature ?

### **Dématérialisation**

Ces questions ne concernent pas spécifiquement le champ de l'analyse, comme on l'a vu c'est l'ensemble du champ social qui est en effet concerné par la dématérialisation des échanges, qu'il s'agisse du télétravail, des téléconsultations médicales ou même de la prise de rendez-vous via une application dédiée. Relevons que ce dernier procédé semble rencontrer une limite que les technophiles n'avaient pas anticipée : celui des rendez-vous médicaux non honorés<sup>9</sup> (27 millions par an) et qui témoigne que l'engagement par clic sur un écran ne vaut pas celui d'une demande adressée à un humain, même par téléphone. Relevons aussi que si la visiophonie a presque un quart de siècle<sup>10</sup>, son adoption récente dans le social, dans le champ professionnel et dans le soin témoigne qu'une invention a besoin d'une dynamique culturelle particulière, d'un terreau imaginaire et symbolique compatible pour être adoptée. À titre d'exemple, si la téléconsultation médicale fait aujourd'hui partie des usages et n'est plus perçue par

---

<sup>6</sup> Dans son billet du 22 août 2022, intitulé « Une ordonnance », sur le site de l'Ali. <https://www.freud-lacan.com/getpagedocument/29573>

<sup>7</sup> Alain Gibeault, « La psychanalyse en Chine et les enjeux de l'analyse à distance », *Revue Française de psychanalyse*, Vol. 75, 2011, p. 1 029.

<sup>8</sup> Jacques Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Éditions du Seuil, 1966, p. 247.

<sup>9</sup> Article du *Point* du 26 juillet 2022, « Les médecins alertent sur le nombre de rendez-vous non honorés ». [https://www.lepoint.fr/sante/les-medecins-alertent-sur-le-nombre-de-rendez-vous-non-honores-26-07-2022-2484425\\_40.php#11](https://www.lepoint.fr/sante/les-medecins-alertent-sur-le-nombre-de-rendez-vous-non-honores-26-07-2022-2484425_40.php#11)

<sup>10</sup> En France, les premières expérimentations datent des années 80.

bon nombre de médecins comme un pis-aller, c'est en partie lié au déclin progressif de la consultation clinique au bénéfice des examens paracliniques et notamment de l'imagerie numérique qui dirait le vrai face à l'interprétation humaine d'une palpation.

Interroger les limites engendrées par les outils de communication sur la fonction de la parole – et ce d'autant plus que les progrès techniques permettent une transmission parfaite - prend le risque d'être taxé de rétrograde tellement l'idéologie du progrès prévaut aujourd'hui, idéologie qui cavale depuis un bon moment déjà et que rien ne semble pouvoir ralentir. L'enjeu de cet article n'est pourtant pas d'inviter à un retour à la chandelle, mais de désigner ce qui, de la parole, est affecté, voire empêché lorsqu'elle en passe par la tuyauterie numérique : la cure analytique étant le lieu où la dimension de la parole est poussée avec la plus grande rigueur (car elle est le seul moyen pour accéder à la vérité du désir inconscient), cela donne alors de facto toute légitimité à la psychanalyse pour désigner ce qui fait le sel de la parole et pour dégager ce qui se perd lorsque la parole est dématérialisée.

### ***Le téléspectateur n'est pas un spectateur***

L'expérience commune d'une pièce vue dans un théâtre ou devant la télévision nous permet déjà de repérer que si la parole est la même - celle des comédiens récitant un texte - un éprouvé spécifique du spectateur fait défaut devant l'écran. Comment le désigner autrement que comme l'effet d'une sensorialité transmise par le corps des acteurs ? Des comédiens en effet et non pas du public présent dans la salle, car si la pièce est diffusée dans un cinéma, l'expérience de cet éprouvé fait défaut. C'est donc bien par la présence physique des acteurs qu'une sensorialité advient, traversant le spectateur, imaginaire des corps vibrants partagé à travers le semblant de la mise en scène. La pièce de théâtre est pourtant la même devant un écran, les paroles identiques mais l'éprouvé diffère, faute du corps des comédiens.

L'exemple de l'émission télévisée « Le jour du Seigneur », diffusée en France depuis 1949 et destinée à l'origine à ceux ne pouvant pas assister à la messe, illustre les limites d'un procédé de transmission qui transmet beaucoup mais rate l'essentiel. Dans une interview au journal *La Croix*, un professeur de théologie souligne cette limite : « *Du point de vue de Dieu, la messe lui sert à lui, pour se donner à nous dans l'Eucharistie et à la télévision, il n'y arrive pas*<sup>11</sup> ! ». Au cours de la messe, le croyant présent dans l'église n'est pas un spectateur, il n'applaudit pas après un sermon, une homélie ou un chant liturgique, il ne filme pas non plus le prêtre sur son téléphone ; le croyant participe activement à un rite qui œuvre à faire exister le corps du Christ absorbé symboliquement dans la communion : la messe est une expérience de partage, de dialogue et de rencontre des corps. Cette comme-union avec l'esprit Saint échoue devant l'écran de télévision, en témoigne la passivité du téléspectateur qu'on aurait du mal à imaginer se lever de son fauteuil au cours du rituel de la messe ou à conclure par un « *amen* » les oraisons du prêtre. Il assiste certes à une cérémonie en direct, livrée à domicile, mais sans implication, la télévision faisant écran à ce que la parole du prêtre lui soit adressée ; à travers la télévision en effet, le prêtre parle à la cantonade et l'auditeur ne se sent aucune responsabilité vis-à-vis d'un message qui ne lui est pas spécifiquement adressé, ni vis-à-vis de l'orateur d'ailleurs pour lequel aucune marque d'intérêt ou de respect pour sa parole n'est nécessaire.

Ajoutons qu'au-delà de l'impossibilité à transmettre ce qui relève d'une dimension imaginaire mais aussi symbolique, la diffusion de la messe à la télévision, son insertion dans une grille de programmes divers et variés, banalise ce moment sacré de la liturgie catholique. Les vifs débats qui ont agité l'église à la fin des années quarante autour de cette question, témoignent que la trivialisations induite par la retransmission électronique était déjà parfaitement perçue, le directeur des programmes de la télévision française de l'époque, Jean Darcy, écrivait d'ailleurs : « *Le monde se déchristianise et nous portons peut-être la responsabilité d'accroître cette déchristianisation par nos programmes, mais*

---

<sup>11</sup> <https://croire.la-croix.com/Definitions/Lexique/Messe/La-messe-a-la-television-suffit-elle>

*comment faire des programmes dans le monde tel qu'il est, alors que l'on nous demande avant tout d'être des témoins, de retransmettre*<sup>12</sup> ? »

### ***Enseignement hors transfert***

C'est toute la question de la transmission d'un message via un dispositif numérique qui se dégage ici, au-delà de cet exemple particulier. L'esprit Saint n'est certes pas porté par les ondes hertziennes mais la valeur d'un enseignement à distance semble aussi être affectée lorsque c'est la télétransmission qui est privilégiée. Durant son séminaire *Sujet, Savoir*<sup>13</sup>, Jean-Paul Hiltenbrand a pris exemple sur l'échec de l'enseignement de masse en ligne (« Moocs »), aux États-Unis pour souligner combien la transmission d'un savoir ne relevait pas seulement d'une communication de connaissances (dont l'enseignant ne serait qu'un agent interchangeable), mais impliquait une relation, un transfert et que cette dimension ne pouvait se nouer virtuellement.

Présentés en 2010 comme une solution pédagogique alternative aux enseignements traditionnels et intéressante économiquement, les « Moocs » connurent un succès considérable mais les abandons en cours de route furent nombreux (la moitié des inscrits ne consultait qu'une seule séance et seulement 4 % suivaient le cursus dans sa totalité<sup>14</sup>), quant aux résultats des examens, ils furent calamiteux. Les partisans d'un tel dispositif (qui s'est rependu durant le confinement), n'ont pas vu dans cet échec le signe d'un nouage impossible entre transmission du savoir et virtualité, mais plutôt comme une invitation à perfectionner un dispositif trop proche de l'enseignement classique ; aujourd'hui, les Moocs se résument le plus souvent à de courts programmes d'infographie animée commentés par une voix off.

Jean-Paul Hiltenbrand va insister tout au long de son séminaire sur le fait que la transmission du savoir implique une relation subjective, dimension du transfert aux fondements de tout enseignement donc et sur laquelle le dispositif des Moocs fait l'impasse. Transfert non pas à l'enseignant – souligne-t-il – mais transfert au savoir, prenant son origine « dans la prise de conscience chez le sujet de son incomplétude, de la dimension de la béance<sup>15</sup> » or, précise-t-il : « Internet ne transmet pas du savoir comme on pouvait le croire, Internet ne transmet que de l'information, mais ce déluge d'informations de manière continue vient recouvrir, voiler ce défaut de savoir<sup>16</sup>. » Ainsi l'accès numérique favorise la saturation du manque, favorise aussi un déplacement de l'adresse puisqu'un moteur de recherche peut venir pallier instantanément le défaut de savoir.

Mais si la prévalence du média numérique dans notre existence affecte le manque au savoir, en quoi ce dernier concernerait-il plus les Moocs que les enseignements sous une forme traditionnelle ? Jean-Paul Hiltenbrand souligne alors que l'enseignement à distance rate une autre dimension essentielle à la transmission du savoir, c'est celle de la demande de reconnaissance : « l'élève – précise-t-il – veut avoir un contact avec le maître si c'est possible, ou bien il veut avoir un contact au moins sur la qualité de son savoir et que le maître lui fasse cette reconnaissance<sup>17</sup> », demande au niveau de l'être donc, que l'anonymat du dispositif et la distance viennent forclorre.

Soulignons que l'adoption de la visioconférence dans l'enseignement n'est pas seulement liée à des préoccupations économiques ou à l'attrait pour de nouvelles technologies, il n'est pas non plus consécutif au fait que le dispositif fonctionne correctement grâce à la généralisation du haut débit, mais il doit plutôt s'entendre comme l'illustration d'une mutation dans le rapport au savoir et donc d'un changement de statut de l'enseignant devenu un agent de transmission des connaissances et non plus en place

---

<sup>12</sup> Évelyne Cohen, « La pensée de Jean d'Arcy entre religion, politique et communication », in *Jean Darcy, Penser la communication au XXe siècle*, sous la direction de Marie Françoise Lévy, éditions de la Sorbonne, 2014, p. 43.

<sup>13</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, *Sujet, Savoir*, Séminaire 2014-2016, Editions de l'Ali Rhône-Alpes, 2016.

<sup>14</sup> Marine Miller, « Les Moocs font pschitt », *Le Monde* du 22 octobre 2017.

<sup>15</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, *op. cit.*, p. 42.

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 41.

d'énonciation d'une parole ; sa personne, sa présence étant alors secondaire au regard de « l'acquisition des compétences » à transmettre et que des QCM viendront valider. Si la crainte d'une tête bien pleine plutôt que bien faite faisait déjà partie des préoccupations des précepteurs (il y a deux mille ans, le philosophe Plutarque soulignait que « *l'esprit n'est pas comme un vase qui a besoin d'être rempli ; c'est plutôt une substance qu'il s'agit seulement d'échauffer ; il faut inspirer à cet esprit une ardeur d'investigation qui le pousse vigoureusement à la recherche de la vérité*<sup>18</sup> »), l'utilitarisme étant passé par là, cette préoccupation de former les âmes est moins à l'ordre du jour, Hannah Arendt en relevait d'ailleurs déjà les prémises dès la fin des années cinquante dans son essai *La crise de la culture*<sup>19</sup>.

## Continuité ou rupture ?

L'excès d'informations qu'évoque Jean-Paul Hiltenbrand dans son séminaire ne se limite pas aux sites d'actualités, aux réseaux sociaux ou aux moteurs de recherche mais concerne aussi la digitalisation de tout ce qui est digitalisable, qu'il s'agisse des livres, de la musique ou encore des œuvres d'art. À ce titre, là où l'œuvre imposait que l'on aille à elle, car elle était unique – c'était par exemple la fonction du musée – que l'on s'y recueille parfois et qu'on lui rende hommage. Aujourd'hui, la frénésie photographique dans les galeries (convertissant l'œuvre en image), semble privilégier la captation et la possession à la contemplation<sup>20</sup>. La digitalisation généralisée trivialisait toute création de l'esprit en la convertissant en flux, ralliant une masse infinie sans distinction de valeur, accessible sans effort et consommable immédiatement, ne laissant plus de place pour l'indisponible. L'offre sans limite satisfait l'appétit pulsionnel pour des images, de la musique ou des films, qui – comme dans le cas de la boulimie alimentaire – ne valent que comme bouche-trou d'un appétit vorace et sans distinction de qualité. À ce titre, l'horizontalisation induite par l'Internet, qui agglomère le bon grain et l'ivraie, n'est pas sans effet sur ce qu'on appelle « la crise de la culture » qui impliquait autrefois une échelle verticale des valeurs, du beau et du laid, du sacré et du profane, de la qualité ou de la pacotille. Soulignons néanmoins que ce déclin culturel – qui est un des effets du relativisme ambiant – est antérieur au réseau des réseaux qui n'a fait qu'amplifier ce relativisme.

Si le génie humain a souvent œuvré pour rendre la vie plus facile (évoquons simplement la roue et les changements considérables qu'elle a produits dans la vie des hommes), le confort qu'il nous apporte n'est jamais sans effet sur la marche du monde et sur la dynamique sociale. Ainsi, l'automobile a bouleversé notre rapport à l'espace et au temps mais aussi au lien social, car voyager seul dans son bolide relève d'une expérience bien différente d'un voyage dans un compartiment public, qu'il s'agisse d'un carrosse ou d'un wagon, l'occasion de rencontres et de dialogues s'en trouvant perdues. La liste des inventions transformant le lien social – bien avant le numérique – est considérable, songeons par exemple à la machine à laver qui a rendu caduque le lavoir public – haut lieu de rencontres et de dialogues – ou encore la télévision qui a profondément chamboulé la dynamique familiale. Que l'économie numérique participe au changement de monde, cela semble ne faire aucun doute, mais la question est de savoir si ces bouleversements apportés par l'Internet (dans laquelle le capitalisme s'est engouffré comme source supplémentaire de profits), relèvent d'un saut quantitatif dans l'expérience humaine ou d'un saut qualitatif. Car si la digitalisation des créations évoquées plus haut est un procédé récent, la reproduction à l'infini était déjà le propre de l'industrie capitaliste et cela depuis plus de deux cents ans ; en effet la fonction du mouvement industriel étant toujours d'aller vers la prolifération et par là de conduire à la banalisation ; quant aux écrans, ils prolifèrent et subvertissent la culture depuis plus d'un demi-siècle<sup>21</sup>. Autrement dit,

---

<sup>18</sup> Plutarque, *Œuvres morales et œuvres diverses*, Tome I, livre 3, Elibron Classic, 2002, p. 520.

<sup>19</sup> Hannah Arendt, *La crise de la culture*, Folio Essais, Gallimard, 1972.

<sup>20</sup> Dans les années cinquante, le philosophe Günther Anders soulignait déjà cette frénésie photographique que le numérique n'a fait qu'amplifier en permettant un stockage à moindre coût.

<sup>21</sup> En 1947, l'écrivain Barjavel avait co-réalisé un documentaire fiction (*La télévision, œil de demain*), mettant en scène le futur d'une télévision omniprésente, imaginant même un écran de la taille d'un... smartphone, toujours à portée de main, hypnotisant son propriétaire focalisé par les images...

le numérique ne fait-il que permettre toujours plus de confort en nous apportant le monde à nos pieds (comme les machines omniprésentes dans notre quotidien) ou bien introduit-il une dimension nouvelle ?

La trivialisation d'une création du fait de sa diffusion à domicile, accessible sans effort, peut aussi s'illustrer à propos du cinéma, il y a en effet tout lieu de distinguer la projection cinématographique de celle du téléspectateur qui, quelle que soit la taille de son écran, ne vivra pas la même expérience en regardant pourtant le même film. Chez soi, les contraintes qu'impose une sortie au cinéma sont évacuées mais au prix d'un rapport différent à l'œuvre, d'un affadissement proportionnel à l'économie d'effort que le programme à la maison a fait gagner : l'acteur Philippe Noiret faisait remarquer que le titre d'un film vu à la télévision était souvent oublié le lendemain même de sa diffusion. On pourrait d'ailleurs faire un parallèle avec un tableau vu dans un musée ou sur son écran, car ce qui disparaît dans cette « *livraison à domicile* », c'est la nécessité de sortir de soi pour entrer dans un lieu Autre afin de rencontrer une œuvre qui nécessite l'effort d'aller à elle pour – dans une certaine mesure - lui rendre hommage.

L'expérience commune de la lecture d'un livre, d'un article ou d'un quotidien sur un écran, témoigne là encore d'une différence au regard du papier mais cette différence (plus grande difficulté à mémoriser le texte ou à s'y plonger attentivement), n'est pas liée aux limites technologiques des tablettes, des liseuses ou des écrans, mais concerne tout d'abord la banalisation induite par l'abondance ; c'est le déluge d'information évoqué par Jean-Paul Hiltenbrand qui disqualifie le texte (qui habitait auparavant dans un espace clôt constituant le livre) et qui favorise le papillonnage et ce d'autant plus que le même outil sert pour le travail et pour le divertissement. Mais il existe une autre différence, plus structurelle celle-ci, entre l'objet imprimé et l'image électronique, c'est que justement l'écran convertit l'écrit en image et par là, modifie le rapport au texte. Cette subversion affecte la part d'altérité que contient l'écrit – énonciation venue d'un autre – en privilégiant un rapport imaginaire, miroir de soi-même, sur une énonciation symbolique. Il est certain que les algorithmes conçus par l'industrie digitale amplifient ce rapport narcissique aux écrans en proposant un flux sur mesure, adapté à nos centres d'intérêt, mais c'est la dématérialisation en elle-même qui affecte notre rapport au texte ; à ce titre il est flagrant de constater combien la lecture d'un mail peut être lacunaire ou encore que l'impression sur papier d'un brouillon est une solution spontanée pour corriger nos propres écrits rédigés sur l'ordinateur.

Dans le premier manuel publié sur l'art d'imprimer, l'imprimeur espagnol Alonso Victor de Paredes soulignait en 1680 qu'un livre parfaitement achevé « *consiste en une bonne doctrine, présentée comme il le faut grâce à l'imprimeur et au correcteur, c'est cela que je tiens pour l'âme du livre ; c'est aussi une bonne impression sur la presse, propre et soignée, qui fait que je peux le comparer à un corps gracieux et élégant* <sup>22</sup> », métaphore troublante du livre avec le corps, désignant un objet unique – presque sacré - qui rend hommage à l'écrit et que la dématérialisation agglomère au flux numérique dans une chaîne (métonymique ?) continue et infinie, sans distinction.

### ***Libéré du devoir de parole***

L'autre nouveauté, c'est que les technosciences via les technologies digitales permettent de s'émanciper des contraintes liées à la dimension de la parole, « *la technoscience – affirme Gérard Amiel – nous propose un moyen de mettre de côté le savoir, ce fameux savoir qui était là sous-jacent dans les relations humaines et qui impose d'être pris dans des relations d'aliénation réciproques et de paroles les uns avec les autres pour supporter la vie (...), la technoscience invente donc des gadgets pour notre confort qui nous permettent d'être de plus en plus autonomes et de circuler sans cette nécessité vitale de l'autre (...), vous êtes pris dans un univers qui vous dispense de cette fonction de la parole, la fonction de la demande vous y êtes finalement dispensés et vous pouvez circuler grâce à ces gadgets qui vous autonomisent* <sup>23</sup> ». Dans un numéro intitulé « Sexe et amour 2.0 », la revue *Books* relatait les propos d'un jeune New-yorkais se

---

<sup>22</sup> Cité par Roger Chartier, « Qu'est-ce qu'un livre aujourd'hui ? », in *Les cahiers de la librairie*, N°7, Edition de la découverte, 2009.

<sup>23</sup> Gérard Amiel, séminaire *Le graphe du désir*, leçon du 16 janvier 2009, inédit.

félicitant qu'avec les applications de rencontre « *je peux baiser gratuitement avec une fille différente tous les soirs sans avoir à bouger de mon fauteuil*<sup>24</sup> ».

À l'hôpital, la digitalisation permet au professionnel un accès facile au dossier du patient et ce à partir de son propre bureau, il peut aussi ajouter ses commentaires sans avoir à se déplacer jusqu'à la salle de soin, comme cela se faisait autrefois. Les demandes de consultations diverses et variées peuvent se réaliser d'un clic, sans avoir à s'adresser directement à un professionnel et sans avoir à discuter avec lui des spécificités du cas, ce dernier sera notifié sur son écran d'une nouvelle demande à laquelle il pourra répondre par le même canal et cela sans qu'aucune parole ne soit échangée entre eux : en somme, plus l'outil numérique se développe et moins les embarrassés de la parole sont perçus comme tel, puisque la prolifération du numérique facilite la dématérialisation des échanges et le travail solitaire.

Dans ce même séminaire, Gérard Amiel souligne un autre point, capital, induit par la dématérialisation des échanges : « *Notre technoscience et ses gadgets nous poussent à croire que nous pouvons nous dispenser des fonctions de la parole et que nous sommes des individus autonomes, c'est de la folie furieuse ! Nous ne sommes pas autonomes car ce qui nous est vital pour que nous ne traversons pas notre vie comme des momies, c'est la rencontre de ce désir du grand Autre qui ne peut se sécréter que dans la parole et si nous ne sommes pas dans ce rapport et bien cette fonction du désir de l'Autre ne risque pas d'émerger*<sup>25</sup>. » À ce titre, même le plus progressiste des analystes peut manifester un certain agacement face au SMS d'un patient nous informant de son absence ou encore de son départ définitif. Rompre avec son compagnon ou sa compagne... ou son analyste par SMS, c'est refuser de s'inscrire dans un échange, c'est se dégager sans le risque d'avoir à soutenir sa décision au regard de la demande ou du désir de l'autre. Relevons que la rupture, lorsqu'elle provient d'une lettre manuscrite, témoigne d'un effort qui sous-tend une reconnaissance pour celui à qui elle s'adresse, dimension venant alors témoigner que quelque chose a compté, même si la lettre vient solder le compte. Ce petit exemple témoigne alors que l'outil numérique ne permet pas seulement de faire l'économie d'une parole (une lettre postale la fait aussi), mais qu'il permet aussi d'éviter d'avoir à porter la responsabilité de sa parole. Ajoutons que les options proposées par les applications digitales permettent même d'économiser l'envoi d'un SMS en proposant de « *ghoster* » l'éconduit qui devient alors incapable de communiquer avec son partenaire devenu inaccessible.

Il est important de souligner que dès la fin des années soixante-dix, l'essayiste Jacques Ellul signalait déjà les effets délétères du « *système technicien* » sur la parole et sa fonction<sup>26</sup>, le numérique n'a fait que prendre le train en marche, amplifiant par sa généralisation et par ses performances une dynamique générée par la prévalence de la technoscience dans le social. « *Il ne faut pas se leurrer – écrit Sylvain Tesson – les nouvelles technologies ne sont pas de simples innovations destinées à simplifier la vie, elles en sont le substitut. Elles n'offrent pas un aimable éventail d'innovations, elles modifient notre présence sur cette terre*<sup>27</sup>. »

### ***L'au-delà de la communication***

L'outil numérique est parfaitement adapté pour informer, transmettre ou partager, à ce titre, il répond pleinement aux critères définissant les théories de la communication qui reposent sur une lecture utilitariste de la langue, c'est-à-dire au service de la transmission d'un message, ce que le philosophe Robert Redeker résume d'une formule lapidaire : « *la communication veut réduire la langue au rang de servante docile*<sup>28</sup>. » Cette réduction n'est d'ailleurs pas sans effet sur notre rapport à la structure de la langue elle-même, sur le respect de sa syntaxe et de sa grammaire ou encore sur la prolifération des acronymes par exemple, car si ce qui importe c'est de transmettre une information, le bien dire et le bien écrire relèvent

---

<sup>24</sup> Nancy Jo Sales « *Tinder c'est trop !* », *Books*, N° 82, avril 2017, p. 44.

<sup>25</sup> Gérard Amiel, *op. cit.*

<sup>26</sup> Jacques Ellul, *La parole humiliée*, Le Seuil, 1981.

<sup>27</sup> Sylvain Tesson, *Sur les chemins noirs*, Folio, 2023, p. 47.

<sup>28</sup> Robert Redeker, *L'école fantôme*, Desclée de Brouwer, 2016, p. 23.

alors du superflu : « *La marginalisation actuelle de la poésie, sa survivance clandestine, sa réduction minimaliste à l'école, figurent parmi les symptômes les plus dramatiques de cette soumission de la langue aux impératifs de la communication*<sup>29</sup> ». Dans son séminaire, Jean-Paul Hiltenbrand souligne lui aussi cette dynamique : « *L'homme contemporain sort du langage et de sa fonction*<sup>30</sup> », fonction au-delà de la communication qui est celle de situer la place du sujet de l'énonciation et de son désir : « *La fleur du désir se développe sur le sol du langage*<sup>31</sup> », écrit-il. Dès lors, la formule « *déclin de la fonction de la parole* » que bon nombre d'analystes peuvent aujourd'hui utiliser pour désigner la dynamique contemporaine ne concerne pas la parole qui informe, qui communique (celle-ci ne s'est jamais aussi bien portée), mais la parole en tant que support du désir, dans l'entre-deux des mots. « *La psychanalyse – écrit Jean-Paul Hiltenbrand – persiste à affirmer que l'homme ne parle pas seulement pour communiquer, ni pour uniquement transmettre des savoirs ou des informations mais qu'il parle tout court, parfois pour ne rien dire certes, mais parole pourtant essentielle, vitale pour son existence*<sup>32</sup>. »

Ainsi, rien de ce qui constitue « *la communication* », telle qu'elle est théorisée depuis soixante-dix ans n'est en défaut via les outils modernes, puisque pour communiquer, peu importe que l'on soit présent ou non, l'important étant que le message soit transmis, transmission du message qui peut concerner deux humains mais qui vaut aussi entre un humain et une machine ou encore deux machines entre elles. Il est intéressant de noter que si lesdites théories prennent en compte les freins à une bonne communication, ces freins résultent plus du fait de paramètres environnementaux ou techniques (bruits ambiants, friture sur la ligne, mauvaise connexion...) que de la structure même du langage ou de paramètres propres à la subjectivité humaine ou encore des effets d'un dialogue à distance sur la qualité du dialogue lui-même. Dès lors, ce qui échappe à ces théories, c'est que la parole excède la communication, que l'on peut certes parler pour informer et communiquer mais qu'au-delà de cette fonction phatique (qui certes permet un semblant de lien humain), la parole est aussi ce qui noue, ce qui engage un sujet dans son dire.

Un renversement s'opère alors car si la parole engage, c'est qu'elle n'est pas seulement un outil au service de la communication, mais qu'elle constitue un ordre auquel nous acceptons d'appartenir et qui nous dépasse. Postulons alors que ce que les outils de transmission ne transmettent pas, c'est justement ce que les théories de la communication ignorent, c'est-à-dire en premier lieu l'Autre et l'axe symbolique au profit du semblable et de l'axe imaginaire. Précisons que si l'axe symbolique est la condition nécessaire pour que puisse advenir le sujet de l'inconscient, au-delà de cette spécificité propre à la cure analytique il est aussi ce qui permet que toute parole ne soit pas un verbiage sans conséquence. « *La communication – souligne Jean-Paul Hiltenbrand – exclut l'Autre, c'est là le problème ! Lorsque vous mettez des nourrissons devant la télévision, vous mettez des images humaines sans Autre*<sup>33</sup> », à ce titre aucun enfant n'a jamais appris à parler en regardant la télévision et cette affirmation ne relève pas d'un postulat idéologique des psychanalystes, elle est soulignée tout au long du livre de Michel Desmurget, chercheur en neurosciences, qui peut écrire par exemple : qu'« *Il ne suffit pas de donner un ordinateur à des gamins illettrés pour que ceux-ci s'éduquent seuls et apprennent à lire par eux-mêmes, sans enseignement*<sup>34</sup> » et qui rajoute plus loin « *Pour que la magie relationnelle opère, il faut que "l'autre" soit physiquement présent. Pour notre cerveau, un humain "en vrai" ce n'est pas la même chose qu'un humain en vidéo (...)* ce manque de réactivité face à un écran a depuis été largement généralisé à l'espèce humaine et touche aussi bien l'enfant que l'adulte<sup>35</sup> », le langage ne s'apprend pas, il se parle.

Il n'est pas sans intérêt de relever que bon nombre de psychothérapeutes et psychanalystes non lacaniens ayant publié sur cette question, tout en défendant la téléconsultation au motif qu'elle « *permet des interactions*

---

<sup>29</sup> Robert Redeker, *op. cit.*, p. 24.

<sup>30</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, Séminaire *La tripartition objectale*, éditions de l'Ali Rhône-Alpes, séance du 15 novembre 2012.

<sup>31</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, *op. cit.*, p. 15.

<sup>32</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, *La condition du parlêtre*, Eres, 2019, p. 25.

<sup>33</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, *Sujet, Savoir, op. cit.*, leçon du 20 mai 2015, p. 103.

<sup>34</sup> Michel Desmurget, *La Fabrique du crétin digital*, ed du Seuil, 2019, p. 57.

<sup>35</sup> Michel Desmurget, *op. cit.*, pp. 257 et 258.



*réelles (...) sans altération de la réalité psychique*<sup>36</sup> » constituant alors « *une alternative tout à fait valable à la séance de psychothérapie et même à celle de la cure analytique* »<sup>37</sup>, conviennent néanmoins que la téléconsultation ne peut se substituer durablement aux rendez-vous en cabinet mais cela pour des motifs n'ayant rien à voir avec les conséquences d'un dialogue à distance sur la parole elle-même. Pour certains auteurs, les difficultés évoquées concernent les risques de contrôle des écoutes par les gouvernements totalitaires ou encore celles liées à l'absence du corps dans sa « *polysensorialité* »<sup>38</sup>, (mouvements sur le divan, odeur du patient...), limitant alors le champ des interprétations possibles ; chez d'autres c'est le dispositif lui-même et le changement de cadre qui entraînent de nouvelles difficultés pour le thérapeute liées à la communication via un écran (« zoom fatigue ») ou bien de nouvelles contraintes (qui téléphone ? Comment arrêter l'entretien d'une façon qui ne soit pas trop brutale ?) ou encore l'emplacement de la caméra au-dessus de l'écran qui modifie le regard ; certains soulignent que ce mode d'échange nécessite « *de plus grandes manifestations d'empathie verbale afin de compenser la perte des sensorialités* »<sup>39</sup>, inflations de manifestations qui, à la longue, fatiguent le thérapeute ou dérangent son attention flottante. Le fait que ces auteurs soient éloignés de la référence lacanienne et de sa poétique de la parole, n'est probablement pas un hasard, les rendant peut-être mieux disposés vis-à-vis d'un dispositif permettant la communication. Plusieurs auteurs vont même jusqu'à interroger le refus de certains patients durant le confinement de poursuivre les consultations via un dispositif numérique, l'interprétant comme lié à « *une problématique de l'incestuel, les rapprochant d'un fantasme transgressif impensable et ininterprétable* »<sup>40</sup>, oubliant peut-être que pour (se) dire des choses importantes la parole seule ne suffit pas, qu'il faut se déplacer pour porter ce que l'on a à dire et pour se faire entendre.

## **Imaginaires**

La prolifération des faits divers de harcèlements sur les réseaux sociaux illustre cette prévalence de l'axe imaginaire induit par les échanges virtuels, favorisée par l'isolement de l'internaute derrière son écran, par la possibilité d'une réponse instantanée et par la généralisation d'une navigation sous pseudonyme procurant l'illusion de l'anonymat et autorisant des propos sans engagement, « *grâce à la machine, vous échappez à la castration* »<sup>41</sup>, affirme Jean-Paul Hiltenbrand, celle en particulier qui vient borner l'idéal de toute puissance narcissique ; mais au-delà de certaines affaires dont la presse s'est fait l'écho, l'expérience commune témoigne combien les échanges via le digital favorisent la pente imaginaire, interprétative et la réaction immédiate, « du tac au tac ».

Une psychologue, ouverte aux opportunités offertes par l'outil numérique, évoquait en séance une patiente suivie « en visio » (pour le confort de cette dernière) et qui au bout de deux ans remettait en question les entretiens en critiquant la disparité des places imposées par un dispositif l'invitant à parler d'elle mais sans rien connaître de l'intimité de son interlocutrice, demande insistante qui mettra un terme précipité à la psychothérapie. Si habituellement, c'est-à-dire « in vivo », l'analyste a lui aussi affaire à des demandes concernant sa personne ou encore à la difficulté pour certains d'entrer dans un dispositif impliquant une disparité des places (disparité indispensable pour donner toutes les chances à une parole qui ne soit pas simple bavardage), il est certain que les prémisses de cette disparité s'inaugurent d'emblée, par le fait même que c'est au futur patient de faire le déplacement pour s'adresser à un thérapeute, c'est lui en effet qui se mobilise afin de porter sa parole et la demande implicite qu'elle contient, or cette disparité

---

<sup>36</sup> Guy Lesoeurs, « Motivations, freins et limites de la psychothérapie et de la cure à distance », revue *Hegel*, ALN éditions, 2021, N° 3, p. 259.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 263.

<sup>38</sup> Alain Gibeault, « La psychanalyse en Chine et les enjeux de l'analyse à distance », *Revue Française de psychanalyse*, Vol. 75, 2011, p. 1030.

<sup>39</sup> Serge Tisseron, « Comprendre et soigner l'homme connecté », in *Santé Mentale*, 2022, éditions Eres, p. 180.

<sup>40</sup> Desmarez, Francks et Bogliatto, « Quelques réflexions sur les dispositifs à distance en psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent et dans les entretiens familiaux », *Le Carnet psy*, N° 241, 2021, p. 33.

<sup>41</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, séminaire *L'homme aux loups*, leçon du 13 novembre 2019, éditions de l'Ali Rhône-Alpes.

des places est évacuée dans le dispositif électronique qui repose sur une symétrie dans la connexion, chacun restant dans son espace personnel.

Les chatbots (agents conversationnels numériques) permettent aujourd'hui des semblants de dialogues hommes-machine de plus en plus réalistes et de nombreuses sociétés investissent aujourd'hui dans ce marché dynamisé par les progrès de l'intelligence artificielle. La société Replika AI qui connaît un succès exponentiel (10 millions d'utilisateurs), propose ainsi de dialoguer de tout et de rien avec un avatar (dont l'image est conçue sur mesure par le client), imitant une véritable conversation humaine. Toujours bienveillant, empathique et disponible nuit et jour, le chatbot est parfois l'objet d'un attachement romantique débordant, conduisant l'entreprise à proposer une option... payante pour des conversations plus osées<sup>42</sup>. Si cette illustration témoigne de la misère sociale et affective dans laquelle se trouvent certains contemporains, elle nous indique peut-être aussi l'appétence pour un semblant de relation où ne prévaut que la dimension imaginaire et narcissique, véritable miroir aux alouettes, sans altérité possible... sans engagement non plus puisque le bavardage ne mènera jamais à rien d'autre qu'à cet écho sophistiqué et flatteur.

Que les échanges via le numérique favorisent la pente imaginaire ne signifie pas que cette dernière ne soit jamais prévalente in vivo et cela d'autant plus que l'anémie du symbolique dans le social privilégie l'égalitarisme et la familiarité spontanée dans les échanges, en témoigne le déclin dans l'emploi du nom de famille au profit du prénom et cela même avec des étrangers, illustration de « *la familiarisation du monde* » déjà repérée par le philosophe Günther Anders il y a plus de cinquante ans<sup>43</sup>. Le divan analytique et l'association libre visent à réduire cette dimension imaginaire, offrant alors au patient d'entrer pleinement dans l'énonciation d'une parole « *pleine* », selon le terme qu'utilisait Lacan, c'est-à-dire dégagée des effets de captation moïques, une parole qui puisse faire acte ; insistons sur le fait qu'il ne s'agit que d'une opportunité offerte, chez certains en effet le divan n'affecte en rien leur parole qui se poursuit à l'identique du face à face, comme si le regard de l'analyste se maintenait malgré le dispositif.

### *Silence sur fond d'absence*

Durant son séminaire *Retour sur la fonction de la parole*, qui s'est déroulé durant le premier confinement, Colette Soler a voulu relativiser les conséquences du distanciel au motif que si le procédé freudien est celui d'une parole libérée des contraintes de la bienséance couplée à l'interprétation, tout le reste, qu'il s'agisse du nombre et de la durée des séances, du paiement des rendez-vous manqués ou encore de la présence physique du patient (le « *setting* »), « tout cela qui – précise-t-elle – a son importance dans chaque cure ne définit pas la chose<sup>44</sup> ». Soler réduit alors l'analyse à l'os du dispositif tel que Freud pouvait déjà le formaliser : « *un échange de parole entre l'analysé et le médecin*<sup>45</sup> ». Lors de la séance suivante du même séminaire, elle interroge alors ce qui ferait défaut à un dispositif de communication électronique : « *On l'a entendu à propos des analyses à distance par Skype ou par téléphone, que certains récuseraient car elles éliminent la présence du corps de l'analyste en trois dimensions (...), la question est dès lors la suivante : est-ce que la cause analysante a un corps ? Autrement dit, comment l'objet "a" se présente-t-il à l'expérience*<sup>46</sup> ? » La question est légitime car dans la formalisation lacanienne du Discours de l'Analyste ce dernier en effet est en place de dépositaire de l'objet pulsionnel du patient, mais cet objet n'est pas le corps, il en est séparé, chuté du corps peut-on dire. Cette distinction amène alors Soler à critiquer la référence à la présence du corps de l'analyste pour invalider

---

<sup>42</sup> <https://www.lefigaro.fr/secteur/high-tech/elle-n-est-plus-elle-meme-le-desarroi-des-utilisateurs-de-replika-rejetes-par-leurs-petites-amies-virtuelles-20230319>

<sup>43</sup> Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme* (1956), ed Ivrea, 2008, p. 138.

<sup>44</sup> Colette Soler, *Retour sur la fonction de la parole*, Editions Nouvelles du Champ Lacanien, 2019, p. 70.

<sup>45</sup> Sigmund Freud, « Introduction à la psychanalyse », petite bibliothèque Payot, 1978, p7

<sup>46</sup> Colette Soler, *op. cit.*, p. 80.

l'intérêt des téléconsultations : « *Si l'analyste incarne l'objet dans sa variante pulsionnelle, la distance des corps n'est pas un inconvénient et même une absence complète des corps*<sup>47</sup>. »

De prime abord, cette lecture est congruente avec les remarques de Lacan au cours du séminaire *L'Envers de la psychanalyse* par exemple, ce dernier y évoque en effet un incident survenu durant la mission Apollo 13 pendant laquelle les trois pilotes ont été contraints de se réfugier dans le module lunaire suite à l'explosion d'un réservoir d'oxygène dans la cabine de pilotage ; c'est l'occasion pour lui d'évoquer la fonction des échanges radio entre les cosmonautes et la base d'Houston : « *Ils s'en seraient peut-être probablement beaucoup moins bien tirés (...) s'ils n'avaient pas été tout le temps accompagnés de ce petit a, de la voix humaine*<sup>48</sup>. » C'est l'objet-voix qui a donc accroché à la vie l'équipage perdu dans l'espace, participant à ne pas transformer cet incident en drame. Mais si l'objet circule à travers les machines (rendant par exemple possible l'hypnose par téléphone), n'est-ce pas spécifiquement du côté de sa dimension imaginaire ? Autrement dit, la voix ne doit-elle pas à être distinguée de la parole ? Rappelons que dans son séminaire l'Angoisse, Lacan évoquera le Shophar – corne de bélier utilisée dans un rituel juif et qui produit un son particulier – pour illustrer une voix ne relevant pas de la dimension du signifiant et de la parole.

Colette Soler, dans un séminaire plus récent, revient sur la place de l'analyste comme semblant d'objet et souligne qu'à l'occasion d'une conférence donnée aux USA, Lacan – dans son mathème désignant le Discours de l'analyste – a substitué à l'objet petit a le mot « silence ». Pour Soler, Lacan indique alors que « *si l'analyste donne présence à l'objet, ce n'est pas par sa présence de corps, mais par son dire spécifique d'interprétation*<sup>49</sup> ». Une question se dégage alors : l'étoffe du silence de l'analyste est-elle la même selon qu'il est présent ou à l'autre bout de la ligne ? L'expérience commune semble témoigner d'une grande différence, car si le silence de l'analyste « *in vivo* » s'inscrit sur fond de présence (même si le patient peut dire qu'il pourrait parler à l'identique seul chez lui), celui de l'analyste en ligne apparaît sur fond d'absence, au point d'ailleurs qu'il n'est pas rare dans une conversation commune que l'auditeur silencieux soit interpellé afin de témoigner... de sa présence. Les analystes pratiquant les consultations en ligne soulignent parfois cette nécessité de « *traitement du silence très différente de l'analyse en personne, imposant à l'analyste le besoin de témoigner, par des sons ou par des remarques, la réalité de sa présence et de son écoute*<sup>50</sup> », procédé qui témoigne d'une impossibilité propre au dispositif d'articuler à la parole de l'analysant la présence réelle de l'analyste, c'est-à-dire comme le souligne Jean Bergès, « *de celui qui incarne le réel de ce qui va s'articuler dans la séance, car à défaut de ce réel, on aurait le défilé d'une chaîne signifiante qui ne se soutiendrait de rien d'autre* – et il ajoute – *cette présence réelle de l'analyste soutient la vérité de ce qui est dit, de ce que fait entendre l'analysant* », c'est donc à partir de la place qu'il occupe dans le transfert mais aussi à partir de son « *désir de l'analysant* » que l'analyste – même s'il reste silencieux – est le garant de ce qui est dit au-delà de ce qui s'énonce, or cette présence de l'analyste n'opère pas lorsqu'il est dématérialisé.

### ***Quand la chair se fait verbe***

« *Il y a une petite tendance à raisonner des hommes et du monde humain comme s'il s'agissait de lunes*<sup>51</sup> » nous dit Lacan, autrement dit à oublier par exemple que ce qui nous différencie des autres êtres vivants c'est que si, comme eux, nous sommes faits de chair, cette chair est parlante, transformée, dénaturée par le verbe qui fait de nous des êtres manquants, habités d'une perte. « *La parole naît d'une faille* – souligne Jean-Paul Hiltenbrand – *d'une béance et cette faille se détermine d'un lieu où dysharmonie et dissymétrie sont premières, ce sont là les caractéristiques du parlêtre*<sup>52</sup> », cette faille, c'est celle produite chez l'enfant par ses demandes dont les réponses échouent toujours à satisfaire son vœu de complétude. Il est habituel de répéter que l'enfant est

<sup>47</sup> Colette Soler, *op. cit.*, p. 81.

<sup>48</sup> Jacques Lacan, *L'Envers de la psychanalyse*, séance du 20 mai 1970.

<sup>49</sup> Colette Soler, *Le Transfert, de l'amour au sexe*, Editions Nouvelles du Champ Lacanien, 2020, p. 122.

<sup>50</sup> Alain Gibeault, « La psychanalyse en Chine et les enjeux de l'analyse à distance », *op. cit.*, p. 1 032.

<sup>51</sup> Jacques Lacan, *Le Moi dans la théorie freudienne et dans la technique de la psychanalyse*, séance du 25 mai 1955.

<sup>52</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, *La condition du parlêtre*, *op. cit.* p. 48.

un être parlé avant qu'il ne parle, ce n'est pas faux, mais pour lui c'est originellement par la demande qu'il entre dans le langage, d'ailleurs chez n'importe quel adulte l'apprentissage d'une langue étrangère en passe par un dialogue vivant et spontané et pas par l'audition de phrases sur un magnétophone ou d'émission de radio. L'écrivain Akira Mizubayashi – malgré son amour inconditionnel de la langue française – a d'ailleurs précisé combien cette dernière méthode l'avait rendu apte à parler mais de façon désincarnée : « *Je ne suis pas un habitué de cette langue, ce n'est pas elle qui m'a nourri, ce n'est pas elle qui m'a élevé. C'est une grande maison que je contemple de l'extérieur et même si elle est belle et confortable, je ne m'y sentirai pas à l'aise ni à ma place (...), c'est comme une femme inabordable, je la trouve belle, je la désire. Mais je sais que je la regarderai toujours de loin, qu'elle ignorera mon existence, qu'elle ne sera jamais ma femme même si je parviens à la connaître un peu*<sup>53</sup> » ; pas de corps à corps avec la langue française pour Mizubayashi, faute d'un corps à corps inaugural avec une Française, c'est-à-dire faute que le français ne soit sa langue maternelle.

C'est dans la relation avec la mère (ou son représentant) que l'enfant entre dans la parole, La mère, c'est celle qui éveille les sens de l'enfant, provoque une mise à feu pulsionnelle : bain de soins, de caresses et bain de mots aussi : « *La mère prend soin de l'enfant, s'active plus spécialement à le nourrir, c'est-à-dire à entretenir cette pulsion orale et à la satisfaire – nous dit Jean-Paul Hiltenbrand – cette activité pulsionnelle s'accompagne de paroles diverses destinées à accompagner pour l'enfant ses satisfactions orales ; il y a donc dès le départ une concaténation entre la priorité de la parole, le plaisir de la parole et les satisfactions orales*<sup>54</sup> ». La parole ne s'origine donc pas d'un apprentissage abstrait et désincarné, elle n'est pas le produit d'une bonne « communication », elle se noue dans le champ pulsionnel à partir de ce lien au grand Autre primordial. « *La parole – rajoute-t-il dans la leçon suivante – c'est à la fois du signifiant et du corps*<sup>55</sup> », or, précise-t-il, cette part pulsionnelle nouée à la parole ne peut circuler à travers les machines, hétérogènes – on l'a vu à la dimension du grand Autre, dénaturant du même coup la puissance de l'incidence du langage : à titre d'illustration, l'énonciation d'un analyste ne produit pas les mêmes effets selon qu'elle est formulée dans son cabinet ou par téléphone, elle « ne touche pas » pourrait-on dire, de la même manière.

Il est intéressant de noter que tout en empruntant son propre chemin, le chercheur en neurosciences Michel Desmurget, inquiet de la place du numérique dans notre modernité, rejoint ce postulat psychanalytique qui fait de la sensorialité ce qui éveille l'enfant au monde et à la parole : « *Ce dont a besoin notre descendance pour bien grandir, ce n'est ni d'Apple, ni de PIWI, ni de téléubbies ; c'est d'humain. Elle a besoin de mots, de sourires et de câlins (...) l'enfant a besoin qu'on lui parle, qu'on sollicite ses mots, qu'on l'encourage à nommer les objets, qu'on l'incite à organiser ses réponses, qu'on lui raconte des histoires et qu'on l'invite à lire*<sup>56</sup>. »

Le confinement consécutif à la pandémie mondiale, s'il a normalisé le « distanciel », nous a aussi permis de prendre massivement la mesure de ce lien entre présence du corps et fonction de la parole. L'égarément contemporain est d'avoir oublié d'où s'origine cette dernière, de vouloir la réduire à une pure abstraction, un outil à notre service, hétérogène au parlêtre, désincarnée, alors que la parole est originellement articulée avec le champ pulsionnel car elle a émergé dans le corps à corps avec la mère. « *Lorsque nous parlons – nous dit le poète – au fond des paroles, il y a le souvenir de ce premier partage dans le noir. Il y a un son caché et une présence invisible, un fragment, l'échange et le passage de l'un à l'autre d'une part de nuit dans le moindre mot*<sup>57</sup>. » Le numérique, en nous permettant de communiquer à distance, loin d'un rapport direct à notre interlocuteur, force la parole dans le champ de la sublimation, enlevant sa chair au verbe, mais l'opération n'est pas sans effet car la parole en perd alors la racine de ce qui l'a fondé originellement, dans un nouage indéfectible à l'Autre primordial. Elle communique certes, mais faute d'une présence vivante elle est alors amputée de la part qui touche à l'être, la part manquante.

---

<sup>53</sup> Akira Mizubayashi, *Une langue venue d'ailleurs*, ed Gallimard, 2012, pp. 250 et 251.

<sup>54</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, séminaire *Le transfert*, éditions de l'ALI Rhône-Alpes, leçon du 9 février 2022.

<sup>55</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, *op. cit.*, leçon du 11 mai 2022.

<sup>56</sup> Michel Desmurget, *op. cit.*, p. 294.

<sup>57</sup> Valère Novarina, *Devant la parole*, POL 1999, p. 26.